

# PONDICHÉRY -

## MARTINIQUE

DANIEL BASTIEN

L'EMANCIPATION DES ESCLAVES EN 1848 SE TRADUIT IMMÉDIATEMENT DE LA PART DE CEUX-CI, PAR L'ABANDON DES PLANTATIONS. LA COLONIE DOIT FAIRE FACE À CETTE SITUATION NOUVELLE ET IMPROVISE RAPIDEMENT DES SOLUTIONS DE REMPLACEMENT. DE PONDICHÉRY ET KARIKAL, 42 163 INDIENS, TAMOULS POUR LA PLUPART, LES AUTRES APPELÉS « CAL-CITIAS » ET VENUS DE LA PLAINES INDO-GANGETIQUE, PRESQUE TOUTS ISSUS DES CASTES INFÉRIEURES, INTOUCHABLES ET PARIAS, EMBARQUENT EN 95 CONVOIS, ENTRE 1854 ET 1889, À DESTINATION DE LA GUADELOUPE, 53 CONVOIS INTRODUISENT, DE LEUR CÔTÉ, 25 509 « COULLES » EN MARTINIQUE.

Le Lorrain, Martinique, février 1987.

\* Comment cela s'est-il passé ?... C'est une longue histoire... Laisse-moi te dire : assieds-toi là et bois un bon jus de goyave. On en a pour un petit moment. »

Xavier est bien comme beaucoup de « coulles » de Martinique : élégance et finesse des traits, corps sec, œil pétillant et doux, irradiant de bonté un visage d'enfant. Vif dans ses mouvements qui bringuebalaient des vêtements un peu grands, son geste est précis, car ancestral : au matin, quand les coqs et les poules s'assoupissent après avoir brailé une bonne partie de la nuit, sans doute à force d'impatience d'avoir le « scoop » du soleil qui se lève, Xavier fait griller le café dans la poêle. Les alizés, qui portent encore au début de février, au travers des jalouses, dispersent un bon fumet dans toute la maison.

En bonne place sur les hauteurs du Lorrain, sur la côte atlantique au nord-est de la Martinique, la maison, pleine de bruits extérieurs comme partout aux Antilles, est, luxe tropical, « bien ventilée ». On est là où les flancs de la montagne Pelée, creusés de profondes ravines où moussent des bambous géants, descendent paisiblement jusqu'à l'océan. Là où la force de la montagne, riche, humide et fertile, fait oublier la mer.

Xavier est un grand-père serein, et l'idée est peut-être curieuse de lui demander comment depuis l'Inde lointaine, sa famille est arrivée là — paradoxe de l'histoire — sur ces îles Caraïbes que le vieux père Colomb avait pris pour les Indes originelles. Comment, aussi, le travail de la canne et de la banane a pu le rendre si visiblement bien solide sur ses deux pieds, et faire de lui l'âme boute-en-train

### DE TOUTES LES COULEURS

d'une déjà grande famille. Mystère en effet que ce jeune vieil homme, un peu chétif, mais qui occupe tout l'espace, et qui surtout ne semble avoir aucun besoin, dès lors qu'il caresse du regard son jardin dans le vallon, enchevêtrément indescriptible de cocotiers, arbres à pain, choux de chine, maracudjas, citrons verts, ignames, prunes de Cythères, caramboles, avocats, sapotilles, bois d'Inde, christophines, et mille autres herbes à tisanes.

Milieu des années 1880. \* Le père de mon aïeul et sa femme habitaient Pondichéry. Un jour, des Français — des Français Martinique — sont arrivés en bateau. La nuit, ils ont donné un bal à bord. Beaucoup de jeunes Indiens sont venus à la fête. Ils ont dansé, et bu, et avant qu'ils ne se rendent compte, les Français ont levé l'ancre, embarquant tout ce monde-là. »

Ainsi, selon la tradition familiale, l'arrière-grand-père et l'arrière-grand-mère de Xavier se sont donc tout bonnement fait « enlever » à Pondichéry : l'esclavage aboli dans les îles à sucre antillaises, la filière africaine s'était elle-même tarie. Il était donc devenu nécessaire d'embaucher des « volontaires » pour un travail dont les conditions n'étaient finalement pas très différentes de celles du temps du travail forcé, sinon qu'il était rétribué. Résistants, travailleurs, parfaitement adaptés au climat tropical, les Indiens d'Inde étaient une main-d'œuvre de choix. Aussi les planteurs n'hésitaient-ils pas à donner un « coup de pouce » à l'embauche : les arrière-grands-parents de Xavier se trouvaient ainsi embarqués, comme beaucoup de leurs collègues africains avant eux, pour une croisière imprévue, en route vers la Martinique. L'arrière-grand-mère, jeune femme alors, était enceinte. Le grand-père de Xavier, Moulvin, naquit donc sur le bateau, durant les six mois de navigation entre Pondichéry et la Martinique.

Il est des images qui frappent. Et celle-ci est restée — à tort ou à raison — dans la famille : arrivés à quai en Martinique (à Saint-Pierre), les planteurs se partagèrent la cargaison, « des étrangers qui ne parlaient ni le français ni le patois des Antilles ». \* Le père de mon aïeul a été emmené à Basse-Pointe », dans les nouvelles plantations du nord de l'île, « mais sa femme, elle, a été abandonnée au quai. A la dernière minute, un Blanc l'a recueillie. Il l'a prit comme femme de ménage au Marigot avec Moulvin. Et celui-ci fut le premier enfant indien baptisé en Martinique. Mais le mari et la femme furent définitivement séparés, et personne n'a su ce qu'il était devenu.

\* Voilà comment ma famille est arrivée en Martinique. Un bal, et hop, vivement, nous voici martiniquais », dit Xavier en lançant une nouvelle poignée de grains de café dans la poêle.

Moulvin grandit. Sans aller à l'école. Mais il apprit vite à soigner les chevaux et à conduire l'attelage du béké. Il devint même son chauffeur, et épousa Louise, « qui lui fit 4 garçons — dont mon père, Victor — et 1 fille ». Louise mourut très tôt en les laissant orphelins. \* Grand-père Moulvin était un bon employé ; alors son fils Vic-

### SOURCE :

Bastien, Daniel, Lemoine, Maurice, eds.. Antilles : Espoirs et déchirements de l'âme créole. Paris : L'Harmattan (Autrement, Série Monde H.S. No 41), Octobre 1989.

tor, mon père, fut pris comme cocher à l'habitation Leyritz, au service de M. Desgrotes. Mon père ne savait ni lire ni écrire, mais il devint vite commandeur [contremaître] puis gérant [intendant] de la plantation. Il eut 14 enfants, 10 vivants, 3 filles et 7 garçons. Et j'étais l'aîné, né en 1914 ! »

Le café était grillé à point.

« À l'époque, c'était un drôle de travail d'être aîné. Ma mère travaillait comme les autres femmes à couper la canne pour 18 sous la journée. Alors pas question d'aller à l'école, il fallait que je reste à la maison pour garder les petits. » Mais même pauvre, le savoir restait une vraie valeur : lorsqu'il eut huit ans sa mère, qui était un peu allée à l'école, s'évertua à apprendre, à lui et à sa sœur cadette, « quelques petits chiffres » et à écrire phonétiquement. C'est déjà elle qui avait appris à compter à son mari Victor.

Iles à sucre, indolentes et insouciantes... En fait, les journées étaient à cette époque sans grande fantaisie : tout le monde en état de travailler partait aux champs à 6 heures du matin. Certains petits allant à l'école, Xavier les faisait donc manger et les accompagnait, à 2 kilomètres de là, à travers la campagne qui en hiver sentait le sucre, dans un quartier de Basse-Pointe. Il allait les rechercher le soir, quand il faisait noir. Son père ne rentrait lui aussi qu'une fois la nuit tombée : c'était donc à Xavier que revenait le soin de s'occuper des cochons dans la journée, d'attacher les moutons, et de « soigner les petites bêtes ».

Quand un jour il commença à travailler, à 14 ans seulement, après avoir élevé une bonne partie de la famille, la vie ne fut guère différente. Pour « 3 francs et 18 sous par jour, six jours par semaine, et de 7 heures du matin à 5 heures du soir ». Une longue journée juste coupée par le repos du midi.

Levée à 4 heures du matin, toute la famille commençait la journée par un bon plat de bananes et de patates douces. Le pain était trop cher, et le lait réservé à ceux qui avaient des vaches. Avant même le lever du soleil, on se mettait à faire le manger du midi : un bon fruit à pain et de la morue avec du piment et du saintou, que l'on plaçait dans une calebasse pour le transport. Une calebasse pour le manger, une calebasse pour l'eau. Pour la viande, il ne fallait pas en parler pendant la semaine : trop chère, bien sûr, mais de toute façon les bouchers ne tuaient que le dimanche. La chaleur fait tourner les viandes sous les tropiques.

Avec le temps cependant, l'ordinaire s'améliora, à force d'économies : Xavier avait 16-17 ans quand son père put acheter bœuf et cheval et plusieurs moutons. Selon une bonne vieille coutume antillaise aussi, son père Victor prenait soin des animaux d'autres employés de la plantation, et n'hésitait pas à placer les siens quand il y avait des naissances. Grâce à cette forme d'entraide, on partageait le travail et les bénéfices.

Comme souvent, en Martinique et en Guadeloupe à cette époque,

toute la famille était logée chez le patron : une petite case de trois pièces à toit de chaume de canne et aux murs de grosses pierres noires du volcan, à l'écart de la maison des békés, faisait l'affaire. « Une salle à manger, deux chambres, pas de toilettes. On s'éclairait avec du pétrole que l'on versait dans un morceau de bambou, et pour aller dehors, on enflammait des bouts de caoutchouc qu'on portait à bout de bras. On dirait maintenant que c'était la misère, dit Xavier, mais à cette époque-là... ».

Comme toute famille antillaise simple, les Velayoudon « achetaient la morue séchée kilo par kilo au débit de la régie du "quartier", avec une chopine d'huile », et ne mangeaient de pain que deux fois par semaine. De temps en temps, les enfants avaient droit à un « ti ceuf » et le dimanche, parfois, on se régalaît d'une poule... Difficile d'échapper au sucre tout-puissant en Martinique ; même au début du siècle, le « roseau de miel » était encore roi. Le premier travail de Xavier fut la préparation des plants de canne. Après quelques mois, il devint coupeur, ce qui était mieux payé : il touchait alors 16 centimes par pile, dont il rétrocédait la moitié à sa partenaire, qui attachait les cannes. Un coupeur de canne travaille en effet toujours avec une femme qui lie la canne qu'il coupe : « Il vaut donc mieux que mari et femme travaillent ensemble, pour que la totalité de la paie rentre à la maison... » Il fallait, 25 « paquets », comprenant eux-mêmes chacun 10 « bouts » de un mètre pour faire une « pile » de canne, et Xavier coupait normalement ses 20 piles dans une journée de travail.

Il le fit jusqu'à 19 ans, lorsqu'il partit pour Fonds-Saint-Denis, au-dessus de Saint-Pierre ; il planta là à nouveau la canne pendant un an, puis revint à l'habitation Leyritz, près de Basse-Pointe, planter la banane. Il est depuis « resté dans la banane », jusqu'à sa retraite.

Xavier travaillait dur mais avait quelques loisirs. Sa grande passion — qui n'a jamais faibli depuis l'âge de 14 ans — était les combats de coqs. De cette époque, jusqu'à aujourd'hui, il n'a d'ailleurs cessé d'avoir des coqs chez lui. Dans un *pitit* enfumé, on pouvait voir ses yeux rouler, au milieu des cris, des doctes considérations sur les qualités respectives des volatiles, et des brassées de billets de banque qui changeaient rapidement de mains. Et lorsque la saison des combats était terminée, au moment où, entre mai et décembre, les coqs sont souvent malades et refont leur plumage, Xavier avait d'autres « vices » : une petite danse après la messe, puis le bal à Basse-Pointe, ou dans la campagne, le samedi soir, et même le dimanche soir (« Mais il fallait laisser à 2 heures du matin pour être frais le lendemain » : debout au *pipirit* [à l'aube] il fallait couper tôt la canne pour éviter la chaleur de la journée ») ; au son des tambours, clarinettes et accordéons, on dansait la biguine, des polkas, mazurkas ou des *ti-swings*. Parfois aussi, le curé de Basse-Pointe jouait du cinéma muet au presbytère.

Fils d'un ouvrier sérieux et ayant « travaillé sérieux », Xavier sera

finallement commandeur sur la plantation dès l'âge de 22 ans. Il coupa à nouveau la canne en 1939 (la guerre avait suspendu l'importation de bananes en Europe), lorsqu'il fut nommé à 25 ans « gérant » (c'est-à-dire intendant, le bras droit du planteur) à l'Anse Latouche, où il resta 8 ans. En 1947, il s'installa, toujours comme gérant, sur l'habitation Assier, au-dessus du Lorrain. Là il « fit » à nouveau la canne jusqu'en 1952 : la création de la Sécurité sociale, en 1948, donna le signal de la liquidation de la canne, les planteurs ne pouvant — ou ne voulant — pas payer les charges sociales.

Être gérant n'est pas une sinécure et le petit Indien sans instruction mena sa baraque avec vigueur : il faut chaque jour organiser la production et le travail des 150 à 160 employés de la plantation, assurer la comptabilité, chaque samedi faire la paie et livrer la canne à l'année aux « usines » d'Ajoupa Bouillon, de Sainte-Marie, de Basse-Pointe... avec 8 camions. Xavier était capable de tout garder dans sa tête jusqu'à ce qu'il consigne tout chaque jour sur un petit carnet, à 3 heures et demie de l'après-midi, après la sieste. « Pas un centime ne manquait », et, de fait, le béké le laissait faire totalement : il était le savoir et la mémoire de la plantation.

Seul à travailler même le samedi et le dimanche, il était d'ailleurs le seul à être payé au mois : 2 800 F par mois en 1980, à son départ en retraite, le plus haut salaire de l'habitation... Heureusement qu'à force d'économie, il avait pu acheter un camion, et sous-traiter le transport de la banane à son patron... ! Histoire de mettre de la viande et du poisson dans le fruit à pain. Sa femme, qu'il a épousée à 35 ans, a mis son compte de main à la pâte, en tenant un petit commerce de café et de sandwiches sur la plantation. Ensemble, ils ont fait grandir, entre Le Lorrain et Basse-Pointe, une grande famille antillaise : 14 enfants, dont 11 vivants, auxquels il donna une éducation digne de ce nom : deux instituteurs, un secrétaire, un agent EDF, une assistante maternelle, un distributeur de boisson gazeuse, une rectificatrice de films, un chauffeur de poids-lourds, une puéricultrice, une informaticienne et un architecte, qui se partagent entre la banlieue parisienne et la Martinique. Tous ont échappé à la canne et à la banane.

Aujourd'hui, Xavier vit tranquillement dans la maison qu'il a fait construire en 1976, après avoir acheté un hectare... de la plantation sur laquelle il travaillait, et sur laquelle il voulait rester. Sa maison, vaste, simple et aérée, domine la mer, Le Lorrain et son jardin d'abondance. Tout est là pour accueillir la famille et le visiteur avec la même chaleur : un *t'pinch*, un jus bien frais, un colombo savoureux arrosé de haricots rouges, et une partie de dominos sur la terrasse. Une vie antillaise, quoi !

Trois générations seulement le séparent du « rapt » de Pondichéry, et s'il a « réussi sa vie », sans jamais être riche une seule fois, c'est grâce à une formidable énergie, comme l'Européen n' imagine pas dans ces terres où lui semble fleurir l'indolence et l'insouciance. De

son enfance d'ainé, il sait tout faire à la maison : la cuisine — qu'il faisait tout aussi bien pour les fêtes et les communiions des békés —, la coupe des cheveux des enfants, les accouchements de sa femme, ou la maison, qu'il agrandissait à mesure que la famille prospérait. Rien que de commun. Mais rien que de vivant comme ce café brûlant fraîchement grillé. De cette vie toute de chaleur et de différence...

Plein est — le regard quotidien porté vers le Levant d'où arrivent ses ancêtres.  
Nou ké rivé, nou ké toujou viv'. Bondié bon...

• Au Pirr •



J. DECOSSE